

La chronique de Stéphane Audeguy

"Du silence", [La Croix](#), 10 février 2017

Je me trouve être à la fois écrivain et professeur. Ce sont des activités que l'observation nous a appris à associer et nous savons, sans nécessairement avoir lu l'ouvrage de référence sur ce point, qui d'ailleurs confirme notre intuition (1), que pour un garagiste, un ministre, un maçon et un agriculteur, on compte parmi ceux qui publient des ouvrages de fiction des dizaines de maîtres de conférences, de professeurs de collège ou de lycée. Bien des raisons viennent à l'esprit pour expliquer cet état de choses, et notamment le légendaire (j'emploie ce mot ambigu à dessein : chacun comprendra ce qu'il veut, ou ce qu'il peut) temps libre du corps enseignant ; l'accès à une culture qui, si elle peut en inhiber certains, est toujours moins intimidante que l'absence de connaissance des lettres, quand on prétend écrire. L'enseignement et l'écriture sont des activités bourgeoises ou petites-bourgeoises, et l'on peut déplorer qu'il en soit ainsi : nous y perdons en variété.

Il existe cependant une différence apparemment radicale entre ces deux activités. Non, ce n'est pas nécessairement la solitude, car le professeur collabore avec ses étudiants. C'est plutôt, je crois, le rapport au silence. L'écrivain se dérobe à la communication qui est le lot du professorat : le plus souvent, bien sûr, par le choix de son espace de travail (même sous la forme du café, où il se retire du monde en le transformant en bruit de fond, avec lequel, ou contre lequel, on écrit) ; par la nécessité où il se trouve de dégager en soi, pour inventer, un espace de silence ; par le fait enfin qu'écrire est moins communication d'un message qu'invention d'un espace interstitiel dans lequel, mystérieusement, se déploie la fiction, si elle est accueillie par le silence d'un lecteur.

Or, tout récemment, je demandai à chaque étudiant de l'option Son du BTS audiovisuel où j'enseigne d'enregistrer, dans une cabine ad hoc, un témoignage de l'un de leurs camarades sur le silence : qu'ils choisissent ensemble une anecdote dont la durée n'excède pas les deux minutes, après montage. Le résultat, que je viens d'écouter, évidemment varie aussi bien en fonction du tempérament de celui qui est interviewé que de celui qui, sans ici poser de questions, influence cependant, forcément, son sujet d'enregistrement, car écouter est un travail ; mais ce qui me frappe surtout, c'est que les récits de ces jeunes gens peuvent se ramener, en fait, à deux ordres.

D'une part, le silence est pour eux lié à l'expérience d'un danger, d'une maladie, d'une perte : certains racontent leur réaction et celle des passagers à un trou d'air, au cours d'un voyage en avion ; l'un évoque la découverte sinon brutale, du moins violente, d'une maladie chronique qui l'affecte désormais, et du moment de solitude qu'il connut alors, dans sa chambre d'hôpital ; une autre, le silence gênant qui suit une plaisanterie tombée à plat ; une autre encore, un malentendu qui conduisit son entourage à le croire mort, un instant, enfant ; celui-là attendit un jour le Père Noël, comme on attend Godot, et s'endormit, bien sûr, sans l'avoir surpris ; celui-ci expose comment une promenade nocturne dans une campagne déserte fit surgir en lui une peur archaïque.

Les autres témoignages sont moins tragiques, ou moins tragicomiques. Vie étudiante oblige, il est question deux fois d'une cuite ou plutôt, pour utiliser l'argot de l'an 2017, d'une « mine » qu'on s'est « prise » (ou mise ; l'un et l'autre se disent). Mais ce n'est pas le coma éthylique ou ses prodromes qui ont frappé ces jeunes gens, non : plutôt la beauté du ciel, pour celui que des camarades ont porté dehors sur l'herbe pour le laisser cuver, et qui s'est éveillé face au ciel ; la grâce d'un café pris, seul, dans la campagne bretonne, à l'aube, quand la fête est finie, pour le second ; une autre étudiante évoque, sur un plateau en Himalaya, une prairie enchanteresse où paissait une jument flanquée de son poulain.

Voilà donc des jeunes gens qui font, sans tous le savoir, une expérience quelque peu pascalienne – car le silence, inquiétant ou effrayant, naît de l'expérience d'un espace vide, fini ou infini. Ils savent tout aussi bien que nous éprouver ces deux finitudes fondamentales que sont la beauté et l'existence humaine. Dans ce monde où la beauté se trouve menacée, comme jamais elle ne l'a été en Occident, par le bruit, ces étudiants qui sentent à leur manière le prix du silence me mettent en joie. Comme professeur, comme écrivain.

(1) Bernard Lahire, [La Condition littéraire](#), La Découverte, 2006.